

Troisième République et complotisme

par Cédric Perrin

Revenant sur les sources de la théorie du complot judéo-maçonnique, un ouvrage monumental montre comment de communes hostilités ont structuré l'opposition d'une partie des catholiques au monde moderne et à la République.

Recensé : Emmanuel Kreis, *Quis ut Deus ? Antijudéo-maçonnisme et occultisme en France sous la IIIe République*, Les Belles Lettres, Paris, 2017, 2 vol., 1296 p., 75 €.

Quis ut Deus ? Qui est comme Dieu ? À la fin du XIXe siècle, la phrase de Michel dans la Bible devient la devise, voire le cri de ralliement, des polémistes catholiques qui n'acceptent pas les bouleversements de la société advenus depuis la Révolution française. Celle-ci ne peut résulter, à leurs yeux, que d'une vaste conspiration des ennemis de la société chrétienne : les juifs et les francs-maçons, amalgamés dans la formule de l'antijudéo-maçonnisme. C'est au développement de ce courant de pensée très particulier sous la IIIe République que s'intéresse Emmanuel Kreis, docteur de l'École pratique des hautes études (EPHE), dans l'ouvrage *Quis ut Deus ? Antijudéo-maçonnisme et occultisme en France sous la IIIe République*, publié en 2 volumes par Les Belles Lettres en novembre 2017.

L'auteur s'appuie sur le dépouillement d'un nombre considérable de livres et de revues — dépouillement exhaustif pour certaines, par exemple la *Revue internationale des sociétés secrètes* (RISS), dans sa partie occultiste —, sur la consultation des archives des revues et des sources policières et ecclésiastiques. Emmanuel Kreis a réalisé là un long et minutieux travail de recherche pour aboutir à une véritable somme, appelée à s'imposer comme une référence et qui fait assurément de lui l'un des meilleurs spécialistes de ce courant, spécifique et jusqu'à présent assez peu connu, alors même qu'il permet de comprendre la société française et ses débats politiques, de la IIIe République jusqu'à Vichy. En effet, si l'antisémitisme a fait l'objet de

nombreux travaux et suscité bien des polémiques parmi les historiens, l'amalgame opéré entre les juifs et les francs-maçons par la « formule » (p. 12) de l'antijudéo-maçonnisme est resté largement ignoré de l'historiographie.

Les origines catholiques de l'antijudéo-maçonnisme

L'antimaçonnisme se développe dès la fin du XVIII^e siècle. Il inspire notamment le prêtre catholique Augustin de Barruel, le plus célèbre auteur complotiste contre-révolutionnaire, qui introduit les thèmes des arrières-loges et des Illuminés de Bavière. Alors que l'antisémitisme point chez quelques auteurs socialistes et catholiques, l'antimaçonnisme se développe dans le monde catholique. La franc-maçonnerie est condamnée par Rome — une encyclique de 1873 la qualifie de Synagogue de Satan — et toute une littérature la dénonce comme une contre-Église inspirée du diable. Henri-Roger Gougenot des Mousseaux est le premier à réaliser l'amalgame entre juifs et francs-maçons. Dans *Le juif, le judaïsme et la judaïsation des peuples chrétiens* (1869), il présente les juifs comme la source de toutes les atteintes au monde chrétien, depuis les anciennes hérésies jusqu'à la franc-maçonnerie. Le livre ne reçoit pas un écho immédiat, mais devient une référence lorsque les espoirs déçus de restauration monarchique trouvent dans le « judéo-maçonnisme » une explication toute prête à cet échec (p. 103).

Les théories conspirationnistes se diffusent alors dans les milieux réactionnaires. L'abbé Chabauty voit lui aussi la franc-maçonnerie comme une conspiration antichrétienne fomentée par les juifs. Il expose ce point de vue dans *L'Anti-Sémitique*, le premier journal à populariser l'antijudéo-maçonnisme. D'autres revues, comme *La Franc-maçonnerie démasquée*, prolongent leur action par l'organisation de conférences, d'œuvres pieuses et la création d'une Ligue antimaçonnique. Leur antijudéo-maçonnisme se nourrit des traditions de l'exégèse apocalypticienne et de la critique historique et politique, mais aussi des débuts du catholicisme social, qui prend lui-même ses racines dans le catholicisme intransigeant qui rejette le socialisme et le libéralisme, considérés comme des erreurs modernes à combattre. L'antisémitisme, alors en plein essor en Europe, contribue à l'émergence d'une « question juive » et influence l'antimaçonnisme catholique. L'occultisme et l'ésotérisme, qui promettent la révélation de mystères cachés à des initiés, viennent alors nouer le lien entre franc-maçonnerie et judaïsme : les juifs seraient les véritables maîtres d'une franc-maçonnerie héritière de la Cabale et du talmudisme.

Essor de l'antisémitisme

L'antijudéo-maçonnisme est ensuite débordé par l'essor rapide de l'antisémitisme. Le succès de *La France juive* de Drumont trouble les catholiques antimaçons. En effet, Drumont ne s'intéresse pas à la franc-maçonnerie pour elle-même, mais essentiellement pour en dénoncer les supposées origines juives. Cherchant à réaliser la synthèse des antisémitismes chrétiens et de gauche dans un discours démagogique populiste, il ne veut pas apparaître comme un polémiste catholique. La montée de l'antisémitisme politique, autour de Drumont, embarrasse une partie des milieux chrétiens, dont les Assomptionnistes de la Bonne presse, qui publient *La Croix*. Ils lui reprochent son manque d'érudition et de dénaturer l'antimaçonnisme (d'essence catholique) en le subordonnant à son antisémitisme. Néanmoins, ce dernier séduit fortement les catholiques.

L'antijudéo-maçonnisme va également beaucoup souffrir de s'être laissé embarquer dans la mystification de Léo Taxil, à laquelle l'auteur attribue une place centrale et consacre de longs développements. Taxil appartient comme Drumont à une nouvelle génération d'auteurs. L'ex-anticléricale converti au catholicisme abreuve les publications antijudéo-maçonnaises de ses fausses révélations sur le palladisme, les supposés rites satanistes de la franc-maçonnerie. Taxil collabore à *La Franc-maçonnerie démasquée* et il bénéficie du soutien matériel de la Bonne presse. Sur cette « affaire Taxil », l'historien se montre moins convaincant. Il étudie dans le même chapitre des mouvements antisémites comme L'Union nationale de l'abbé Garnier, dont le rapport avec Taxil et la diffusion de ses fables, au delà de la coïncidence chronologique, ne paraît pas évident. On comprend que l'antijudéo-maçonnisme et l'antisémitisme s'organisent dans la même période autour d'autres structures et manifestations que les affabulations taxiliennes.

Il reste que la révélation de la supercherie, par Taxil lui-même, représente « la fin d'un monde » ; c'est, pour le moins, un rude coup porté à l'antijudéo-maçonnisme. Pour y avoir cru, ses auteurs sont décrédibilisés. Les revues mises en difficulté tentent de rebondir en se recentrant sur l'antisémitisme, l'antidreyfusisme ou encore la polémique avec le médecin occultiste et franc-maçon Gérard Encausse, dit Papus, fondateur de l'Ordre martiniste. Tous ne renoncent pas aux spéculations occultistes, à l'instar du Hiéron de Paray-le-Monial et du « réquisitoire contre le modernisme » (p. 394) du chanoine Delassus, auteur d'une littérature « ardue » et « confuse » (p. 381).

Nouvelles générations

Les premières années du XXe siècle sont marquées par l'arrivée d'une nouvelle revue, *À bas les tyrans !* (qui devient *La Bastille* à partir de 1902), dirigée par Paul Copin-Albancelli, ancien franc-maçon devenu un « maître de l'antimaçonnisme ». La nouvelle venue rompt avec

le style austère des plus anciennes en introduisant la caricature en première page et en adoptant un ton pamphlétaire, voire ordurier.

Les revues antimaçonnnes, *La Franc-maçonnerie démasquée*, *La France chrétienne* (de Clarin de la Rive) et *La Bastille* ont des positions politiques divergentes à l'égard de l'antisémitisme et du nationalisme, mais se retrouvent sur une ligne chrétienne et monarchiste. La période voit aussi renaître les structures militantes avec la création de nouvelles ligues, dont les effectifs sont cependant modestes (autour de 500 personnes). Les actions de propagande sont relancées à travers les journaux, tracts, affiches, brochures ou conférences et par des liens avec la presse quotidienne, qui en reprend les contenus. En revanche, les résultats politiques sont maigres. La dénonciation des candidats francs-maçons ne permet pas d'éviter la défaite des droites aux législatives de 1906. Le combat politique est alors délaissé pour revenir à celui des catholiques contre la modernité. Cette décennie est marquée par les querelles qui opposent les 3 principales revues de l'antijudéo-maçonnisme, par le « coup d'État » qui chasse Copin-Albancelli de sa propre ligue en 1910 et, enfin, par les débuts de la *Revue internationale des sociétés secrètes* en janvier 1912. Fondée par Ernest Jouin, curé de Saint-Augustin, à Paris, la revue volumineuse — qui affiche la devise *Qui ut Deus ?* — s'adresse à une élite militante et attire des rédacteurs d'autres revues en se plaçant sur une ligne de combat catholique, au-dessus des mouvements politiques. Mais l'ambition de Jouin de fédérer les mouvements antimaçons est mal perçue et contribue au contraire à l'isoler.

La Première Guerre mondiale met en difficulté ces revues qui cessent à peu près toutes de paraître, souvent définitivement. La *RISS* renaît en 1920. La publication des *Protocoles des sages de Sion* puis leur commentaire l'occupent longuement. L'arrivée de l'abbé Boulin, secrétaire du mouvement intégriste romain La Sapinière, renforce la ligne antimoderniste de la *RISS* qui mène le combat contre la laïcisation des mœurs et entretient des liens avec divers mouvements de la droite radicale en Europe, dont les fascistes italiens. Des auteurs comme Xavier Vallat et Henri Coston font leurs premières armes dans la revue, qui connaît son apogée entre 1928 et 1932. Elle est alors divisée en deux parties : la *RISS* rose (qui cesse de paraître en 1933) est consacrée à l'occultisme et la *RISS* grise à l'antimaçonnisme. Elle mène la lutte de la Tradition contre la Révolution. La Ligue franc-catholique est reconstituée en 1928. Toutefois, sa radicalisation et ses prises de position contre les tendances démocratiques et modernistes au sein de l'Église lui valent une condamnation par le Conseil de Vigilance en 1929 et provoquent le départ de Boulin.

Une nouvelle génération de polémistes émerge autour de Félix Colmet-Daage, Jacques de Boistel, Georges Ollivier et Pierre Loyer. Ces laïcs s'emparent des rênes de la *RISS* après le décès de Jouin en 1932. La revue reprend ses attaques contre les mouvements catholiques jugés complaisants, comme *Esprit*, s'intéresse aux questions économiques et aux affaires internationales et dénonce l'influence supposée de la franc-maçonnerie dans la vie politique française, notamment après l'affaire Stavisky, le 6 février 1934. Lors du Front populaire, Léon Blum cristallise la haine. Le ton de la revue se radicalise à la fin des années 1930. Elle cesse de paraître au début de la guerre, mais fournit une partie des cadres du régime de Vichy : Loyer

prend la tête du Service de l'artisanat, par exemple. Ses anciens membres contribuent à la propagande vichyste, participent à la répression des francs-maçons au sein du Service des Sociétés secrètes, et à la persécution des juifs.

Remarques conclusives

Il faut saluer l'impressionnant travail réalisé par Emmanuel Kreis, dont l'apport est évident sur des idées et des publications, telle la *RISS*, sur lesquelles fort peu d'études avaient été éditées. Les nombreuses annexes (elles couvrent presque la moitié du premier volume) en font également un outil de recherche très utile. Pour autant, on sort de la lecture du livre avec le sentiment que l'auteur n'a peut-être pas toujours tiré le meilleur parti de son imposante documentation. Deux principales observations peuvent être formulées.

D'une part, l'organisation générale du propos n'en sert pas toujours la clarté, avec quelques développements qui trouvent mal leur place, des longueurs et des répétitions. D'autre part, l'auteur décrit précisément et avec minutie les écrits sur lesquels il se fonde, mais on peut regretter que d'autres dimensions du sujet ne soient qu'esquissées, à l'exemple de la sociologie de cette nébuleuse antijudéo-maçonne dont la présentation des auteurs se trouve le plus souvent reléguée en note de bas de page. Ces notices parfois très longues auraient mérité d'être intégrées dans le texte et confrontées les unes aux autres. Il est étonnant aussi que la question du conspirationnisme ne soit abordée que dans la conclusion, alors que la volonté de dévoiler l'action cachée des « sociétés secrètes » paraît essentielle dans les revues analysées. Aussi c'est souvent dans l'introduction de chaque chapitre, ainsi que dans la conclusion générale, que l'auteur est le plus passionnant, quand il met en perspective auteurs et idées et qu'il les rattache à d'autres dynamiques religieuses, politiques ou sociales qui traversent la société française dans la même période. En effet, avec cette étude de la « formule » de l'antijudéo-maçonnisme, Emmanuel Kreis apporte aussi une pièce importante à la connaissance du catholicisme et des catholiques, des droites, particulièrement radicales, et de la France de la fin du XIXe siècle et de la première moitié du XXe.

Publié dans lavedesidees.fr, le 21 février 2018.